

51. SÉBASTIEN FAURE : **La Fausse Rédemption.**
 52. ———— **La Dictature de la Bourgeoisie.**
 53. ———— **La Pourriture Parlementaire.**
 54. ———— **Leur Patrie.**
 55. ———— **La Morale officielle... et l'autre.**
 56. ———— **La Femme.**
 57. ———— **L'Enfant.**
 58. ———— **Les Familles nombreuses.**
 59. ———— **Les métiers haïssables.**
 60. ———— **Les Forces de la Révolution.**
 61. ———— **Le Chambardement.**
 62. ———— **La véritable Rédemption.**
 63. **Le Mariage, le Divorce et l'Union libre, MARESTAN.**
 64. **Les principes humanitaires et l'internationale des intellectuels, par E. RELGIS.**
 65. **Parmi nos pionniers, 26 portraits, 26 pensées, par ALBIN.**
 66. **Pour l'Ere du Cœur, essai de psychologie morale, par L. BARBEDETTE.**
 67. **Pourquoi je ne crois plus en Dieu, par E. CHAPELIER**
 Forte plaquette (64 pages) 1 Franc
 68. **Les Profiteurs de la Guerre, par MAURICIUS.**
 69. **A bas l'Autorité, suffrage universel, par MAURICIUS.**
 70. **La Question sociale, position de la question, par S. FAURE.**
 71. **L'Amour et la Maternité, par la D^{re} M. PELLETIER.**
 72. **A la Recherche du Bonheur, essai de thérapeutique morale, par L. BARBEDETTE.**
 73. **Mon opinion sur la Dictature, par Sébastien FAURE.**
 74. **Centralisme et Fédéralisme, par un groupe de Syndicalistes.**
 75. **Amour libre et Liberté sexuelle, par E. ARMAND.**

Chacune des Brochures de "La Bonne Collection"
 PRIX FRANCO 0.60

La Collection des 75 premiers numéros
Prix franco recommandé : 30.60

N^o 67

Prix 1 Fr.

LA

"BONNE COLLECTION"

E. CHAPELIER

**Pourquoi
 je ne crois plus
 en Dieu**

EN VENTE :

à **"La Brochure Mensuelle"**

39, Rue de Bretagne, Paris 3^e

Excuses et Reconnaissance

J'ai exposé, à une centaine de tribunes, les arguments essentiels condensés dans cette brochure. Depuis longtemps déjà, différents groupes de libre-penseurs m'en avaient demandé la publication. Mais, absorbé par la lutte pour la vie et constamment sollicité par de passionnants combats, je n'en ai jamais trouvé le temps — au dernier moment, je constate qu'en cela au moins je ressemble un peu à Sébastien Faure!

Il fallait en finir. J'ai renoncé à mes lectures et, dans les trains, en parcourant le pays, je me suis mis à la besogne. Dans ces conditions, je pense avoir le droit de demander aux adversaires de bonne foi de ne pas juger le fond par la forme. Quant aux amis, ils tiendront compte de ma bonne volonté. Mais pour ce qui concerne le fond, je l'ai étudié pendant des années et c'est sans aucune hésitation que j'en revendique hautement toutes les responsabilités.

Si parmi mes lecteurs il en est qui soient passablement satisfaits, je leur dois une confiance : En réalité, je ne suis pas le seul auteur de cette brochure, pas plus que je ne suis le seul de tout ce que j'ai pu faire de bon depuis quelques années. Si j'ai fait œuvre utile, c'est grâce à ma compagne. Il est logique que mon nom soit en vedette pour les responsabilités, mais il est plus logique encore que j'y mette le sien pour le grand mérite d'avoir rendu ma tâche possible.

Par cent manières diverses elle m'a donné l'indispensable tranquillité d'esprit.

Renonçant aux plus légitimes distractions, et malgré sa faiblesse, elle m'a presque toujours accompagné de tribune en tribune, enthousiasmant, par ses chants de combat, des gens que mes efforts oratoires n'avaient pas convaincus. De plus, par son acharnement à répandre, par milliers, des brochures de différents auteurs, elle a fait plus de propagande que moi par mes discours.

Excuse-moi, ma chère Eugénie, d'avoir parlé de toi ici. Je ne pouvais plus me taire sans faire preuve de vanité et d'ingratitude. Les militants qui rencontrent chez eux leur plus terrible adversaire comprendront, eux, toute l'importance du fait que je rencontre en toi mon meilleur soutien.

En te rendant ce juste hommage, je salue aussi toutes les femmes qui ont osé rompre avec les préjugés séculaires, avec les coutumes de servilité et, surtout, avec l'esclavage du « Qu'en dira-t-on ».

A la femme, bien plus qu'à l'homme, il faut du courage pour préférer le geste de révolte à la gémissement.

Emile CHAPLAIN.

Bruxelles, juin 1914.

Qu'est-ce que Dieu?

A cette question, le catéchisme (1) habitue les petits enfants à répondre que c'est un pur esprit, invisible aux yeux du corps. Cette réponse ne signifie rien ou elle signifie que Dieu est visible aux yeux de l'âme. Mais me voilà bien avancé! En effet, qu'est-ce que l'âme? C'est aussi un esprit, une « chose » immatérielle. Comme Dieu elle est donc insaisissable et inconstatable par les moyens d'investigation scientifique : l'observation directe et l'expérience.

Mais je veux, pour un moment, admettre que j'ai une âme et je vais l'interroger : Hé, mon âme! je t'en conjure, dis-moi si Dieu existe!... Diable, j'ai beau hurler, implorer, me lamenter, je n'obtiens aucune réponse! Singulier, ce Dieu! il aurait mis à ma disposition un moyen pour le connaître et ce moyen m'échapperait autant que lui-même...

« Pardon, me disent les croyants, vous ne comprenez pas; votre âme c'est votre être spirituel, c'est l'ensemble de vos facultés morales et intellectuelles; c'est grâce à elle que vous pouvez concevoir un idéal et l'aimer; c'est grâce à elle que vous pouvez raisonner sur des sujets abstraits et les comprendre. »

Ouais! Alors c'est grâce à mon âme qu'en ce moment je pense et écris cette conclusion de mon raisonnement : *Dieu n'est pas!* Ce n'est que par elle que je puis croire en Dieu et c'est elle qui le nie! Que dis-je? Elle se nie elle-même en temps qu'être immatériel et immortel, car enfin c'est elle qui affirme qu'elle est une résultante et reste dépendante de ma constitution physique et

(1) Et le Dictionnaire Larousse donne cette définition : « Dieu en latin *Deus* Etre suprême, créateur et gouverneur du Ciel et de la Terre. »

Les enfants n'ont qu'à digérer cela!

physiologique; c'est toute ma puissance de penser — c'est-à-dire mon âme, n'est-ce pas? — qui explique qu'elle disparaîtra avec sa cause : mon être physique; qu'elle s'éteindra en même temps que se désagrègera l'agglomérat moléculaire qu'est mon corps.

Expliquez-moi cette contradiction, je vous prie. Parce que je pose, après le catéchisme, la question : Qu'est-ce que Dieu? on me répond, avec un air de défi, par d'autres questions. Ecoutez l'amusante conversation :

- Qu'est-ce que la matière?
- Ma foi... je n'en sais rien...
- Qu'est-ce que la force?
- Je n'en sais rien...
- Qu'est-ce que la chaleur?
- Je n'en sais rien...
- Qu'est-ce que...
- Arrêtez, arrêtez! je n'en sais rien!
- Et cependant vous y croyez?
- Comment donc!

— Alors, grand malin! pourquoi voulez-vous que je réponde, d'une façon précise à votre « qu'est-ce que Dieu », pour y croire?

— Mais la question n'est pas de moi, elle est tirée de votre catéchisme ainsi que la réponse invérifiable.

Insister serait cruel. Passons.

En me demandant : « qu'est-ce que la matière, la force, la chaleur? » vous vouliez, n'est-ce pas? me prouver que je suis, au fond, aussi ignorant au sujet des phénomènes physiques que vous au sujet de Dieu.

Les sciences n'ont pas dit leur dernier mot. Mais comme je suis un gentil garçon, je ne veux pas vous supprimer vos moyens de discussion. Je me borne à constater qu'à la question : Qu'est-ce que Dieu? vous devez répondre par : Je n'en sais rien!

Maintenant que vous êtes devenu modeste, voulez-vous me permettre de vous dire pourquoi je crois à la matière, à la force, à la chaleur, etc., alors que je ne crois pas en Dieu? oui? alors je suis sur des roses!

Supposez un instant que vous niez toutes ces choses.

— C'est entendu.

— Bon! Vous voyez cette petite pastille que l'on prendrait pour un bonbon? C'est du sublimé corrosif, l'un des éléments dont l'ensemble est appelé *matière*. Puisque vous niez le tout, vous ne pouvez craindre la partie. Avez, je vous prie, le petit bonbon...

— Pour m'empoisonner, malheureux!

— Je ne veux pas vous empoisonner; il me suffit que vous consentiez à croire à la matière. Passons à un autre exercice. Voici une cartouche. Entre la douille et la balle il y a un peu de poudre; c'est souverain pour démontrer la force. Je vais placer la cartouche dans ce browning, appliquer le canon sur votre front et presser la détente. Ça y est...

— C'est absurde! Au secours! Je crois à la force!

— Comme vous êtes raisonnable! Je parie que vous allez me faire le plaisir de mettre votre main sur ce poêle chauffé à blanc... Voulez-vous? Non? quoi, vous croyez aussi à la chaleur?

C'est fort bien! Mais que conclure, sinon qu'après avoir comparé votre thèse à la mienne, nous devons comparer la mienne à la vôtre? Alors de même que vous croyez à l'existence de la matière, de la force, de la chaleur, etc., sans savoir exactement ce que c'est, je veux bien croire à l'existence de Dieu pourvu que vous m'en montriez aussi le fait révélateur. Mais pas par les révélations du prophète Jonas (1), avalé et vomi par une

(1) Le cinquième des petits prophètes.

baleine. Ce serait, n'est-il pas vrai? essayer de me faire avaler une baleine! Le fait, le fait, s'il vous plaît, j'ai hâte de croire... Hein! vous êtes *a quia*? C'est donc que vous croyez à Dieu comme saint Augustin croyait à Dieu fait homme : *parce que c'est absurde!*

C'est une question de foi

Au cours d'une conférence contradictoire un pasteur me disait :

« Dieu échappe aux investigations scientifiques; il y a autant d'arguments contre que pour. »

Ce n'est déjà pas trop mal ce Dieu qui, soit par la complication de son œuvre, par l'imperfection des capacités intellectuelles qu'il nous aurait données, par son impuissance ou son manque de bonne volonté, nous abandonnerait dans l'impossibilité de conclure à son existence par nos plus sûrs moyens d'investigation!

Ah, je n'ignore pas qu'on a souvent essayé de couvrir de ridicules les moyens d'investigation scientifique. On a établi d'imposantes listes d'erreurs, et de non moins longues listes de rectifications faites ou à faire, on a même crié à la faillite.

Hé, hé! nous savons que les religions, elles, ont toutes la prétention de ne contenir aucune erreur, mais il est aisé pour qui n'est pas médusé d'en constater les variations et les contradictions. Mais peu importe pour le prestige de la science, si par sa méthode on fait des erreurs, car c'est aussi par sa méthode qu'on les découvre et qu'on les rectifie. C'est justement ce qui fait sa gloire et sa supériorité sur la foi.

« Dieu est une question de foi », ajoutait mon contradicteur. Sans doute, mais alors saint Nicolas, le loup-garou et Diana Vaughan sont aussi des questions de foi! Cette simple constatation en montre la valeur.

Et comme s'il avait tenu à démontrer lui-même la prodigieuse naïveté de la mentalité religieuse, il justifiait la foi par des arguments de la solidité de celui-ci :

« Toute la vie des sociétés est basée sur la foi ou si l'on veut sur la confiance, ce qui est la même chose. Un homme est heureux avec sa femme parce qu'il a confiance en elle. Mettons qu'elle ne l'a jamais trompé, mais elle peut le tromper demain; malgré cela il est heureux grâce à sa confiance. Vous croyez à l'existence des planètes et même de systèmes solaires que vous n'avez jamais vus et pourtant vous avez raison d'y croire. Les athées sont les premiers à rendre hommage à la foi.

Tout doux, mon cher pasteur!

Pour vous faire plaisir je veux bien admettre, pour un moment, tous les termes de votre argument et ne pas établir les causes véritables de la vie des sociétés humaines. Suis-je assez galant?

La confiance, même telle que vous l'entendez est, comme la langue d'Esopé, la meilleure et la plus mauvaise des choses.

Si, mordu par un chien enragé, vous placez votre confiance à l'Institut Pasteur, en temps voulu, c'est fort bien; mais si possédant un billet de 1.000 francs vous achetez une action de Gand-Terneuzen à Nestor Wilmart, c'est fort mal! La solidarité humaine ne serait pas possible sans une certaine confiance; mais si les peuples cessaient d'avoir confiance dans les charlatans qui les exploitent, ils ne tarderaient pas à s'affranchir et la vie sociale en serait plus belle.

Je crois à l'existence des quatre satellites de Jupiter, par exemple, quoique je ne les aie jamais vus. J'y crois parce qu'elle est attestée par tous les astronomes et qu'elle n'est contestée par aucun, parce qu'elle ne me paraît pas invraisemblable et que je puis du reste véri-

fier moi-même. De plus, en cela l'affirmation ou la négation n'aurait pas de répercussion sur la vie sociale, tandis que pour Dieu il en est autrement.

Quant à avoir confiance en Jacqueline, soyez assez aimable pour reconnaître qu'il est d'abord indispensable que Jacqueline existe!

J'ai donc confiance en ma femme parce que... j'en ai une et que, après l'avoir étudiée, j'ai jugé — à tort ou à raison, peu importe — qu'elle la méritait. Et pour le surplus, ma femme existerait, même si je n'avais pas confiance en elle et que j'en serais malheureux!

Que Dieu me fasse constater son existence comme ma femme m'a fait constater la sienne! Alors je vous promets que je croirai aussi en lui; mais comme je l'ai fait pour ma femme, je verrai ensuite si je peux lui accorder ma confiance et avoir avec lui des relations de bonne camaraderie...

Hein? Cette dernière remarque vous fait bondir? C'est pourtant vous, les croyants, qui me l'avez inspirée! Ne prouvez-vous pas tous les jours que, quelle que soit votre croyance en un bon Dieu, vous avez moins confiance en lui qu'en un bon petit parafonnerre?

• **Le quelque chose**

Il est des gens qui nous disent :

« Nous avons à l'intérieur de nous-mêmes "quelque chose" qui affirme l'existence de Dieu. Mieux, nous sentons Dieu. »

Bah! et moi qui ne le sens pas du tout! Et mon « quelque chose » de l'intérieur qui le nie au lieu de l'affirmer? Or *ici* ma sincérité, ô chrétiens, m'est une preuve évidente de la non existence de votre Dieu. Car s'il existait, je serais sa créature au même titre que vous;

de toute éternité il se serait soucié de moi autant que de vous; en père infiniment bon et juste, il aurait mis en moi comme en vous « quelque chose » qui sent et affirme son existence. Soutenir le contraire serait admettre que Dieu en me privant de ce « quelque chose » a systématiquement voulu mon incroyance et par suite ma damnation.

« Halte! réplique le croyant. Supposez qu'un aveugle-né et insensible à la chaleur solaire, nie l'existence du soleil. Si vous ne pouvez pas le convaincre, sa sincérité n'empêchera pas le soleil d'exister. »

Sans doute, mais la comparaison est absurde. Le soleil ne serait pas responsable de la cécité ni de l'insensibilité de son négateur. De plus, il ne le punirait pas. Tandis que Dieu serait responsable de ma sincère incrédulité, et il me punirait quand même!

Le « quelque chose » que vous prétendez avoir au fond de vous-même qui vous dit qu'il existe « quelque chose » d'autre que vous appelez Dieu, n'est donc qu'une illusion.

C'est comme si vous affirmiez l'existence du « Pays de Cocagne » en indiquant comme preuve un chemin qui y conduit. Nous avons vu que le chemin indiqué n'existe pas; nous verrons si le « Pays de Cocagne » existe.

Un moyen curieux, non de connaître Dieu mais d'y croire, est celui auquel les chrétiens tiennent peut-être le plus :

« Pour croire en Dieu il ne faut pas raisonner; il faut se mettre en état de pureté spirituelle — suivant leur morale, s'entend — se faire tout petit, se mettre à genoux, prier et... croire! »

Voici pourquoi :

« Dieu infini échappe à notre raison limitée. Du reste, avoir des raisons de croire serait croire sans mérite! »

Autrement dit, pour croire il faut être en « état de grâce », et pour être en état de grâce, il faut se comporter comme si l'on croyait et *vouloir croire!* C'est-à-dire oublier tout ce qu'on sait, ne plus penser à ce qu'on ignore, ne plus chercher, ne plus étudier, ne plus raisonner, ne plus vouloir qu'une chose : planter dans son imagination une idée fixe, unique, isolée : *Dieu existe, il est ceci, il est cela.* Puis donner libre cours à son imagination, la pousser jusqu'aux dernières limites de la surexcitation malade où, comme celle de don Quichotte, elle prend systématiquement l'illusion pour la réalité et la réalité pour l'illusion!

Et l'on voudrait que je fasse cette expérience, sans même retenir que c'est une expérience! Ah, non, non et non!

Certes, je n'ai qu'une confiance limitée en la puissance de ma raison, mais j'y tiens d'autant plus qu'elle est déjà faible. Je ne veux pas la risquer à l'aventure. Quoi! Je n'ai qu'une toute petite, trop petite lumière dites-vous, et vous me demandez de l'éteindre! C'est trop naïf... ou trop malin! Car, enfin, « cesser de raisonner, me mettre à genoux, prier et croire », il est certain que je croirais. Je croirais, par ce procédé, à n'importe quelle chimère; je croirais à l'existence de Dieu et même à celle du Pays de Cocagne! Je serais à la merci de n'importe quel mystificateur.

Du reste, si Dieu existait c'est bien de lui, n'est-ce pas, que je tiendrais tous mes moyens naturels d'observation, de conception et de compréhension?

Alors que de contradictions!

Pourquoi Dieu m'a-t-il donné toutes ces facultés?

Ce ne peut-être comme un père imbécile qui donnerait un revolver chargé à son petit enfant, n'est-ce pas? Non, ce ne peut être que pour mon bien et en pleine connaissance de cause.

Si je ne m'en sers pas, j'offense Dieu, car ainsi je méprise l'utilité du cadeau qu'il m'a fait; donc, non seulement je puis, mais je dois les utiliser. Comme je ne suis pas un ingrat, je m'en sers pour chercher Dieu — mon bienfaiteur! — et lui témoigner ma reconnaissance. Mais j'ai beau le chercher, je ne le trouve point. Cependant, puisqu'il est infini, je ne puis être où il n'est pas, il est censé être partout, il est censé être en moi, autour de moi, partout enfin. Et rien ne me le révèle!

Mais je veux faire preuve de bonne volonté. Je tatonne dans toutes les directions; j'emploie les moyens d'investigation les plus perfectionnés : porte-voix, microphone, télescope et microscope. Mes recherches sont vaines!

Puis-je conclure? Non, pas encore, car « cherchez et vous trouverez », dit l'Évangile. Cherchons autrement et mieux. Il s'agit de résoudre, au moins pour moi, un problème important et délicat. Je dois donc me placer dans les meilleures conditions et faire preuve d'assez de bonne foi et de bonne volonté pour que, en cas d'échec, ma responsabilité soit à couvert.

C'est la nuit, l'isolement, le silence. Ni lourdeur de digestion, ni agacement de la soif ou de la faim, je ne suis ni fatigué, ni trop reposé. Pour éviter d'être distrait par quelque vulgarité matérielle, je m'étends sur un lit moelleux de sybarite, j'éteins la lumière et je me bouche les oreilles. Personne pour m'applaudir, personne pour me huer, personne pour me juger. Plongé dans un long et profond recueillement, je me dis : la vérité ne peut être que ton plus grand bien, cherche la! Je fais abstraction de mes connaissances et de mes con-

victions; je fais vibrer toutes mes facultés à leur maximum d'intensité en les concentrant sur l'hypothèse que je me suis imaginée très acceptable, d'un Dieu créateur omniscient, providence omnipotente et juge souverainement bon. Longuement, longuement, je médite. Je me surprends à désirer qu'il existe — ma foi oui!

Je lui prête toutes les qualités, toutes les facultés, toutes les aptitudes. Je lui parle, mais il ne me répond pas; je lui donne le doux nom de père, mais il reste insensible, sourd et muet!

Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé!

C'est que je n'ai pas le feu sacré, ou plutôt étouffant de l'idée fixe. Petit à petit, mon simple bon sens vient percer le fantôme. Celui-ci s'évanouit devant la faible lumière de ma raison, comme s'évanouissent dès les premières lueurs de l'aurore les « revenants » et les « loups-garous » que le naïf croit voir dans la nuit.

Arrière, visionnaires prétentieux et sordides exploiters de la crédulité des foules, arrière avec vos éteignoirs et vos épouvantails! effacez votre sourire, orgueilleux autant qu'onctueux, quand vous invoquez l'argument imbécile de l'« esprit fort » (1) tremblant dans la nuit en demandant un prêtre au moment de mourir. L'« esprit fort » n'est pas l'homme mal guéri d'une religiosité contractée dès son enfance, tremblant dans une caverne obscure ou dans le gâtisme d'un commencement d'agonie. C'est celui qui avec un minimum de connaissances générales pense avec la volonté de savoir, également affranchi de la modestie paresseuse et de l'orgueil extravagant, en pleine lumière et en pleine vigueur. Et celui-là peut avoir confiance dans son jugement quand il dit : « Votre Dieu? mes sens ne le perçoivent point, ma raison ne le conçoit point, ma conscience

(1) Nom ironique que les prêtres donnent aux incrédules.

le répudie, tout mon être le nie, donc c'est une fiction, il n'existe point! »

En effet, ce Dieu qui, prétendez-vous, exige que je croie en lui, peut-il se dérober à moi? S'il m'échappe ce n'est pas de ma faute, mais de la sienne! Mon obligation de croire est forcément limitée par la limite de mes facultés. S'il existait et qu'il réclamerait, comme on le dit, ses droits d'auteur, il aurait signé son œuvre; et il aurait signé d'une écriture assez forte pour ma vue, ou m'aurait donné une vue assez sensible pour son écriture...

Non, mais imaginez-vous un bon papa — et quel papa! — abandonnant ses enfants à eux-mêmes, sans aucun guide, sachant d'avance que le plus grand nombre se perdront dans le fantastique labyrinthe de la vie, et les punissant parce qu'ils se sont perdus!

Cette contradiction monstrueuse prouve l'impossibilité de l'existence de Dieu. Aussi l'athée peut-il se dire avec sérénité: le fait que je n'y crois pas — et le doute suffirait — me prouve qu'il n'existe pas!

Le Pile ou Face

Ce n'était pas l'avis de Blaise Pascal (1). Ce génie prodigieux, mais inquiet, après s'être assimilé la plupart des connaissances scientifiques de son temps, se consacra, pendant dix ans, à l'étude de la théologie, et mourut dans l'épouvante d'un abîme qu'il voyait sans cesse devant lui.

La lecture de ses *Pensées* laisse une impression de pitié douloureuse.

Malgré tous les efforts de son génie, appuyé par une énorme documentation, il finit par constater son im-

(1) Ecrivain français, 1623-1662.

puissance à démontrer l'existence de Dieu. Alors, il a recours à « l'argument de désespoir », comme dit si justement Maurice Maeterlinck (2). Il demande tout simplement aux incrédules, auxquels il ne semble soupçonner que le doute, de jouer l'existence de Dieu à pile ou face!

J'attache la plus grande importance à cet effort suprême et impuissant d'un savant de génie. C'est pourquoi je vais citer son argument tout entier. Je demande aux lecteurs de l'étudier avec soin. Le voici :

« Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant, il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raison, vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait non ce choix, mais un choix : et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; et ne pariez point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avait dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à

(2) Voir son bel ouvrage, *La Mort*.

un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain; mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose, et de si peu de durée qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion (1). »

Pascal a raison sur un point : Dieu est ou il n'est pas, il n'y a pas de milieu.

Mais il se fait la partie trop belle en se choisissant pour adversaire un simple sceptique. C'eût été plus courageux et plus logique de choisir un athée.

Obsédé par le besoin maladif de croire en Dieu et ne trouvant pas de bonne raison, il y croit à tout hasard! il y croit pour des raisons aussi absurdes que « pile ou face », mais sérieusement comme il croit plus tard à l'abîme qui tourmente si affreusement ses derniers jours.

Que de fois ne nous a-t-on pas dit : « Ce que des savants de génie comme Blaise Pascal ont cru, le commun des profanes peut le croire! » C'est l'argument d'autorité; on voit ce qu'il vaut — il vaut par sa puérité contre l'hypothèse Dieu!

Il est bien vrai que les quelques années que nous avons à vivre ne seraient rien, mais là rien du tout, en comparaison de l'infinité de vies à gagner, dont parle Pascal. Si en les gagnant on peut les avoir, si elles sont du domaine de la réalité, si ce salut éternel n'est pas... un bateau, c'est une affaire conclue, je veux bien marcher, même à grandes enjambées! Mais quoi, des voyageurs à la commission transmettent des commandes à un fournisseur et celui-ci devrait fournir à tout hasard, ou après avoir deviné à pile ou face si le client existe et s'il est solvable, sans même s'être demandé si les voyageurs ne sont pas des faussaires ou associés à des cor-

(1) *Pensées*, édition Ernest Flammarion, d'après l'édition de 1670, pp. 101 et 102.

saires du commerce? Cela sous prétexte qu'il réalisera une fortune incalculable si le client existe, s'il a commandé et s'il est homme à payer en monnaie ayant cours légal!

Du reste, il est faux, archi-faux de dire que si nous croyons inutilement nous ne perdons rien, ou presque rien. Ce presque rien est énorme *puisque c'est tout ce que nous avons.*

Si Dieu existait — le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Pascal et de M. Wøste — de M. le comte Wøste... — je consentirais volontiers à vivre en ascète, ou, ce qui est plus méritoire, n'est-ce pas M. le comte? en ouvrier simple d'esprit, humblement soumis à toutes les exploitations, béatement résigné à toutes les oppressions, acceptant avec joie les pires souffrances comme autant de moyens de gagner le paradis.

Mais si je ne crois pas en Dieu mon idéal de justice est de réalisation terrestre, et dès lors j'ai de bonnes raisons pour ne plus accepter d'exploitation ni d'oppression, mon esprit simple se change en esprit critique, mon humilité en fierté, ma résignation en révolte. Croyant, je considère que tout ce qui est, est l'œuvre de Dieu; que nos institutions monstrueuses sont voulues par lui pour notre plus grand bien; que vouloir changer l'œuvre divine est un sacrilège. Athée, je pense que les dites institutions sont l'œuvre des pêcheurs en eau trouble et que les transformer est faire œuvre sainte.

Quelle différence!

Et n'est-ce pas pour cette différence que les puissants, ceux qui ont réalisé, pour eux, le Paradis sur terre, entretiennent grassement, comme des coqs en pâte, une foule de beaux parleurs pour nous faire croire à Dieu, avec ou sans pile ou face, mais toujours avec des cartes biseautéés?

La Foi est -elle instinctive?

Il n'est peut-être rien de plus difficile que de se défaire d'une idée acquise, surtout quand on l'a, si je puis ainsi parler, sucée aux seins de sa mère..., qu'on a grandi avec elle dans une ambiance favorable à son épanouissement — ambiance élaborée par des milliers de générations — et qu'on a, en plus, été habitué à considérer comme le pire des crimes le fait d'en douter un seul instant.

Aussi — à moins d'être favorisé par des circonstances exceptionnelles, d'être doué de facultés supérieures et d'y être lentement entraîné — il est presque toujours douloureux, et parfois tragique, de constater la fausseté de ce que, de tout temps, on avait cru vrai.

C'est pour cette raison, quand ce n'est pas par intérêt, bien ou mal compris, ou par imbécilité, qu'en général l'homme est si attaché aux traditions et qu'il a une si grande horreur des idées nouvelles.

Alors comment ne croirions-nous pas en Dieu? Avant même que nous sachions en prononcer le nom, on nous parle de lui comme d'un être dont l'existence est aussi certaine que la nôtre. Et dès ce moment, nous y croyons naïvement, parce que nous ne concevons pas encore, loin de là! que ceux qui nous parlent puissent mentir ou se tromper à propos de n'importe quoi! On nous apprend à l'aimer dans tout ce qui peut nous arriver de bon, à le redouter dans tous les maux dont nous sommes menacés et, petit à petit, on nous suggère qu'il est en tout et partout. Naturellement, automatiquement, notre pauvre petit cerveau, sans résistance, enregistre tout cela comme le ferait une plaque phonographique.

Par ces suggestions continuelles, par cet enseignement à « pompe foulante » on nous habitue à croire. « L'habitude est une seconde nature. » Mais comme

malgré toutes les précautions, le doute — ce commencement de la sagesse — pourrait quand même surgir, on nous met en garde par d'autres fictions, auxquelles on nous fait croire par les mêmes procédés! Par le récit de légendes fantasmagoriques, par la promesse d'un paradis fascinateur, par la menace d'un enfer horrifant on étouffe en nous toute velléité, voire même toute possibilité d'examen.

Pour ma part, je me demande comment j'aurais pu ne pas croire en Dieu à l'âge de deux ans puisque, à l'âge de dix ans, je croyais que pour avoir un enfant, il fallait enfouir, à l'ombre d'un chou, un peu de... Je n'ose pas écrire ce mot, mais vous savez bien, n'est-ce pas? voyons : le mot qui rendit Cambronne célèbre...

Lecteurs déistes ou théistes qui riez de ma crédulité, examinez un peu la vôtre, pour voir... Fouillez dans vos souvenirs.

Du haut en bas de l'échelle intellectuelle on trouve des naïvetés provocatrices d'examens attentifs.

Nous croyons en Dieu comme nous croyons à la vertu magique de... ce que vous savez, aux loups-garous, aux revenants, à St-Nicolas et à la loyauté électorale des électeurs pieux!

Don Quichotte — homme réel ou symbolique, peu importe — à force d'avoir lu des romans de magie et de chevalerie, croyait que les moulins à vent et les lions de ménageries étaient de mauvais génies volontairement métamorphosés!

M. le comte Woeste croit en Dieu, mais il a cru aussi fermement à Diana Vaughan, l'héroïne imaginaire du mystificateur Léo Taxil!

M. Williams Krookes, le savant physicien et spirite anglais, croit aux révélations d'outre-tombe, mais il a

crû, aussi fermement, que les joyeuses mystifications d'une fameuse prestidigitatrice Florence Cook, étaient des phénomènes spirites!

Le chanoine Bertrin, rédacteur aux Dictionnaires Larousse, enseigne, avec talent, je n'en doute pas, les dogmes religieux à l'Institut catholique de Paris; mais il a enseigné avec autant de talent, par un livre bien connu, la réalité des plus stupides « miracles » de Lourdes! Or, les foules qui vont se faire exploiter à Lourdes sont les mêmes qui se font exploiter sur les champs de foire par les cartomanciennes!

Les « chères bonnes petites sœurs » qui, en Belgique, exploitent si ignoblement les enfants de tous âges, sous prétexte de leur apprendre un métier, — métier du reste saboté par elles — d'aider leurs parents, et d'assurer le « salut éternel » de tout le monde, font trembler, en les menaçant de l'enfer, celles de leurs victimes qui révélaient les infamies monacales! (1)

Allez dire aux parents des petits martyrs que Dieu, le paradis, l'enfer et le reste ne sont, pour les « chères bonnes petites sœurs », comme pour presque tous les professionnels de la religion, que des moyens d'exploitation abominables. Vous serez considéré comme un suppôt de l'enfer, et soyez content si vous n'êtes pas massacré!

La Croyance Universelle

C'est l'argument paradoxal — en est-il d'autres? — que les écrivains et les orateurs croyants ne manquent jamais d'invoquer. Pour les malheureux qui croient, sans contrôle ni examen, toutes les balivernes qu'on leur débite depuis leur plus tendre enfance, pour tous

(1) Voir Louis Bossaert : *L'Industrie et le Commerce des Congrégations en Belgique.*

ceux qui n'ont pas étudié l'histoire ou — ce qui est peut-être pis — qui ne l'ont étudiée que dans les Pères Loriguet, pour tous ceux enfin qui n'ont jamais commis le « péché » de lire un « mauvais livre », cet argument de la croyance universelle apparaît majestueux et péremptoire.

Voici... la pilule :

« Tous les peuples de la terre et de tous les temps ont cru, quoique sous des formes parfois grossières, à la divinité. Si vous ne vous étiez pas laissé envahir par l'Esprit du Mal, si vous étiez, comme nous en état de grâce, vous verriez dans ce fait un miracle permanent; vous comprendriez que c'est par instinct que les hommes croyent en Dieu et que cet instinct est l'un des plus magnifiques moyens par lesquels Dieu s'est révélé. »

Bah! Voilà que vous raisonnez maintenant! Nous verrons que votre raisonnement est faux, mais c'est tout de même un raisonnement. Or, à moins que vous ne soyez sot, vous raisonnez pour me convertir. Pour supposer ma conversion possible *par voie de raisonnement*, il faut que vous croyiez à ma sincérité et je vous renvoie à mon argumentation de la page 11.

Cependant examinons, autant qu'il est possible de le faire dans le cadre restreint de cette brochure, la valeur véritable de l'argument.

Si Dieu nous avait donné l'instinct de la croyance en lui, aucun de nous n'en serait privé. Nous serions tous cuirassés contre les entreprises de « l'Esprit du Mal ». Si vous invoquez le libre arbitre et, par suite, la responsabilité, je répondrai qu'il y aurait contradiction ou injustice. En effet, si j'imagine à la fois Dieu et l'Enfer, je ne vais pas, systématiquement, en niant Dieu, m'assurer le rôle de veau rôti vivant pour toute l'éternité! Je suis bien trop égoïste pour être si bête! Donc, si je ne crois pas en Dieu c'est que ni l'instinct ni la religion ne

m'y font croire. Oh! je connais le vieux cliché : vous me direz, malgré tout, que j'ai été entraîné par les vices, puisque ce n'est point la vanité. Soit! Ne vous gênez pas, je suis à mon aise. Mais alors quelle est la valeur de cette prétendue liberté, assez aveugle pour perdre la tramontane et se fourvoyer en présence des horreurs de l'Enfer et des attraits du Paradis?

Constatons, en passant, que ce prétendu instinct de la croyance, le plus grand atout de Dieu dans la perpétuelle partie de piquet qu'il joue avec Satan et dont les âmes sont les enjeux, ne serait pas de grande importance. En fin de compte, c'est tout de même Satan qui aurait le plus grand nombre de points, « car, dit l'Évangile, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus! »

On commence par nous dire que *tous les peuples* ont cru à l'une ou l'autre divinité, puis on raisonne comme si on avait dit *tous les hommes*. Or, observe judicieusement le D^r Jules Carret (1), l'unanimité des peuples ne constituerait pas forcément la majorité des hommes. En effet, l'entière d'un peuple peut être inférieure comme nombre à la minorité d'un peuple plus grand.

Mais laissons à l'argument toute la portée que les croyants lui accordent et examinons-le de plus près. D'où vient-il? Les chrétiens et les déistes l'ont trouvé dans les livres *maudits* des auteurs payens, et nous l'ont servi tel quel sans même y introduire d'autres variantes que de mettre Dieu au singulier au lieu du pluriel. Platon (2) chez les Grecs et Cicéron (3) chez les Romains l'avaient employé. Il est intéressant de noter qu'à leur époque on ne connaissait guère, et combien

(1) *Démonstrations de l'Inexistence de Dieu*, pp. 391 et suivantes.

(2) 429 avant Jésus-Christ.

(3) 106 avant Jésus-Christ.

mal, que les peupless méditerranéens. Les anciens ignoraient tout des origines de l'humanité, et ils ignoraient l'existence de la plupart des peuples!

Ce n'est que de nos jours qu'on a pu entreprendre une étude sérieuse de la grande famille humaine, et nous sommes loin de connaître toutes les idées et les mœurs des peuplades sauvages. Bien mieux, nos vieillards ont assisté, et d'aucuns ont même pris part, aux grands débats provoqués par les premières études systématiques sur la préhistoire...

Quand on étudie les croyances religieuses du point de vue de l'évolution intellectuelle des hommes et des peuples, on se l'explique autrement que par un miracle inexplicable, et qui, du reste, n'explique absolument rien.

Depuis un demi-siècle, de nombreux savants ont fait des études considérables sur les capacités intellectuelles de l'homme préhistorique. De ces études, il se dégage une conclusion qui ne laisse aucun doute : *l'homme primitif était à peine supérieur aux singes supérieurs*. Je me contente de cette constatation pour ne pas provoquer des discussions à côté du cadre que je me suis tracé.

Pour en être absolument convaincu, il suffit de lire le bel ouvrage de notre camarade Maurice Exteens : *La Préhistoire à la portée de tous*.

Je me bornerai, pour fixer les idées, à citer un extrait relatif à l'étude du squelette dit de la Chapelle-aux-Saints, et découvert en 1908 par les abbés A. et J. Bouyssonie et L. Bardon :

« L'encéphale de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints possède des caractères humains et des caractères simiens. Comme conclusion sur ce point, les auteurs du mémoire (1) déclarent que *les caractères simiens ou intermédiaires en-*

(1) Boule et Raoul Anthony.

tre ceux de l'homme et des anthropoïdes (2) sont plus nombreux que les caractères humains.

Emanant d'aussi hautes personnalités scientifiques, semblable déclaration est d'une importance définitive. Il s'ensuit que non seulement le crâne et d'autres parties du squelette, mais encore l'encéphale de l'homme primigenius, démontrent nettement, par leurs caractères, les rapports étroits qui, morphologiquement (3), relie nos ancêtres primitifs aux anthropoïdes.

Suivant Broca, la faculté du langage articulé est localisée dans la troisième circonvolution frontale, et plus particulièrement dans le pied de cette circonvolution. Si cette théorie est exacte, nous devons conclure, disent Boule et Anthony, sinon à l'absence probable du langage articulé, du moins à l'existence d'un langage articulé rudimentaire. »

Il n'en faut pas autant pour étayer ma thèse!

Cérébralement impuissants, physiquement inférieurs et encore dépourvus d'outils et d'armes pour conquérir leur nourriture et se défendre, isolés au milieu des légions d'animaux énormes et féroces de leur époque, les hommes primitifs étaient complètement absorbés par les soucis de leur vie matérielle. Non seulement ils ne croyaient pas à Dieu ni même aux dieux, mais ils étaient incapables de les imaginer. C'était pour eux un sujet de méditation inconnu.

« Il y a donc deux sortes d'athées, qu'il est bon de distinguer, dit le Dr J. Carret :

Ceux qui ne croient à aucun Dieu parce qu'ils n'ont aucune notion d'une divinité quelconque. Tels sont les Négritos, les Arafouras, les Andanamites, les Akkas, les Bochimans, les Indiens de la Californie, les Indiens du Grand-Chaco.

(2) Les singes qui ressemblent le plus à l'homme.

(3) C'est-à-dire par leurs formes.

Et ceux qui, possédant la notion de Dieu, même beaucoup mieux que les fidèles des divers cultes, nient que Dieu existe. » (Ouvrages cités.)

Mais revenons aux primitifs.

Toujours tenus en éveil par les difficultés à vaincre, leur cerveau se développait par le fait même de son fonctionnement. Leur intelligence s'affinait. Les plus aptes seuls résistaient et se reproduisaient. Et ainsi, par voie d'évolution et de sélection naturelles des individus, la race progressait, lentement, de génération en génération.

En leur lutte pour la vie, dans un milieu que les découvertes paléontologiques nous révèlent merveilleux, prodigieux, fantastique d'exubérance, mauvais, horrible, épouvantable de sauvagerie, ils apprirent à connaître ce qui leur était utile ou nuisible.

Tous les enfants prêtent aux choses inanimées la faculté de compréhension. Moi, quand j'étais gosse, je pleurais souvent parce que mon père n'obligeait pas la lune à me prendre avec elle pour faire un voyage, « rien qu'un seul ! » De même les hommes primitifs, à l'intelligence naissante et naïve, sans cesse cahotés entre l'émerveillement et l'épouvantement des choses et des êtres incompris, sans expérience et sans moyens d'observation, devaient attribuer aux éléments, favorables ou défavorables, la faculté de les comprendre, de les aimer ou de les haïr.

Et c'est alors, au moment où les hommes aboutirent à se demander le pourquoi des choses, qu'il faut rechercher l'origine des croyances aux génies, aux Esprits, aux dieux et finalement à Dieu.

« La croyance en l'existence d'un Dieu ou plusieurs dieux, dit notre ami André Girard (1), ne dut se dévelop-

(1) Voir le mot *athéisme* dans le *Nouveau Dictionnaire Universel*, de Maurice La Châtre. Mais il faudrait lire dans cet ouvrage les études sur *Dieu, âme, homme, superstition*, etc.

per que lorsque l'homme commença à rechercher les causes des phénomènes naturels dont il était ému. L'ignorance où il se trouvait des lois de la nature lui fit attribuer les phénomènes dont il ne découvrirait pas la cause à l'intervention d'une puissance cachée qu'il imaginait analogue à lui-même et douée de ses facultés. Cette croyance en une ou plusieurs puissances occultes, personnifiant les forces de la nature, subit de nombreuses modifications et aboutit à la croyance en un Dieu unique, personnel, immatériel et éternel, créateur et régulateur omnipotent de l'univers. »

Bornons-nous, car il faudrait citer toute l'étude.

Mais point n'est besoin de fouiller les faits connus de la préhistoire pour comprendre l'origine naïve et l'évolution du concept religieux (1). L'histoire moderne, que dis-je? la vie de presque tous les hommes en donne une explication probante :

Petit à petit l'homme se rend compte de l'inconséquence des phénomènes physiques, mais ignorant encore les lois de leur mécanique il les attribue à des êtres cachés et mystérieux. Ne pouvant découvrir ceux-ci, il leur attribue la faculté de se rendre invisibles. N'ayant jamais pu les surprendre, il s' imagine que ce sont des esprits, des dieux. Puis la raison fait des progrès nouveaux; elle perçoit l'absurdité du polythéisme, mais trop faible encore pour constater que l'erreur n'est pas dans la forme mais dans le principe de la conception « diviniste », elle imagine d'abord un dieu supérieur aux autres, et finalement n'accepte plus que celui-là.

On a dit que Dieu avait créé l'homme à son image. Avouons que nombre de ses images seraient parfaitement répugnantes! Mais ce sont les hommes qui ont créé Dieu à leur image. Etudiez les multiples religions qui se disputent l'empire des cerveaux et comparez les

(1) A ceux qui désirent étudier ce problème à fond, je conseille vivement la lecture de *Mythes et Légendes* par Edouard Daanson. Ouvrage magnifiquement illustré.

dieux aux sentiments des hommes ou des peuples qui s'en réclament. Vous constaterez que presque toujours les hommes ont prêté à leurs dieux (ou Dieu) leurs qualités, leurs vices, leurs besoins, leur idéal. Et les malins exploiters des croyances ont fait croire que le dieu dont ils se disent les ministres, a telle faiblesse qu'ils peuvent flatter, ou telle puissance qu'ils peuvent faire intervenir, suivant les besoins et le degré de naïveté des malheureux à duper!

Les aborigènes de l'Amérique, guerriers et chasseurs, croient à un « Grand Esprit » qui, dans l'autre vie, donnera aux héros, des grands territoires de chasse où il y aura du gibier à flèche que veux-tu.

Les Schiites horrifiés par les privations éprouvées dans les déserts, rêvent d'un dieu festoyeur. En entrant au Paradis, les vrais croyants boiront dans un étang dont l'eau délivre de la soif pour toujours. La Terre sera transformée en gâteau. Chaque élu sera possesseur d'un harem de 89 femmes correspondantes aux 89 attributs de leur Dieu et aux 89 vertus de Mahomed! 80.000 esclaves les serviront sous des tentes d'hyacinthes et de rubis.

Les Grecs et les Romains, guerriers, chasseurs, commerçants, agriculteurs, artistes et grands jouisseurs, ont des dieux innombrables et qui ne manquent pas de déesses. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les besoins, pour toutes les passions, même pour l'ivrognerie, car les divinités ne dédaignent pas de faire bombance.

Chez les Hébreux, peuple batailleur et souvent vaincu, le dieu est jaloux, soupçonneux, vengeur et sanguinaire.

Mais il faudrait tout un volume pour cette étude. Examinons le Dieu des chrétiens.

La conception qu'ils en ont est une affaire de tempérament, d'éducation et d'intérêts. Pour le grand maré-

chal de Mollke, Dieu aime particulièrement ceux de ses adorateurs qui, sur les champs de batailles patriotiques, massacrent beaucoup de leurs semblables et le doux Tolstoï n'admet même pas qu'on se défende par des actes violents contre un assassin! Pour tel exploitateur protestant rigide de Hollande, Dieu est partisan du *statu quo*, il ne faut pas y toucher, et pour mon ami le pasteur Schermerhorn, auteur des *Sermons d'un Révolutionnaire* (1), Dieu aime les beaux gestes accomplis en vue de la révolution sociale! Pour les catholiques camelots du « Roy » Dieu est monarchiste et pour l'abbé Lemire il est républicain! Pour M. le... comte Woeste — le père de M. de la Carpette — Dieu est le père de toutes les réactions et suivant M. l'abbé Fontaine, il est débonnaire, démocrate et omniprésent, même dans les Maisons du Peuple.

L'autre jour, à une tribune, je fus interrompu par un monsieur qui déclara très sérieusement, qu'il avait vu Dieu. En regardant dans le miroir qu'est son intelligence, il avait vu l'image d'un imbécile...

L'argument de la croyance universelle a pu avoir quelque valeur quand l'ignorance dominait l'humanité en maîtresse souveraine. Il n'en est plus ainsi. De plus en plus les hommes habitués aux méthodes scientifiques, en contrôlant les faits, font reculer les bornes du mystère affolant.

Le miracle du « sang conservé » de St-Janvier et se liquéfiant n'est plus qu'une farce grossière et malhonnête!

L'évêque lui-même mordu par un chien enragé ne court plus à St-Hubert, mais à l'Institut Pasteur.

En dépit de la vieille « croyance universelle » que la Terre était plate et immobile dans l'espace, il est admis

(1) Cet ouvrage est publié en néerlandais.

qu'elle est ronde et qu'elle tourne, à la fois sur elle-même et autour du soleil.

Devant les conquêtes de la biologie, le croyant abandonne Adam, balbutie un argument de fortune sur l'origine de la vie et se réfugie dans l'inconnu. Gêné par les six jours jadis si bien établis de la création, il les traduit en six époques d'une durée indéfinie, laissant enfin le champ libre aux investigations scientifiques.

Depuis que Franklin a détrôné Jupiter et Jehovah en domptant le tonnerre, les chrétiens ne croient plus à l'efficacité de la croix. Sur leurs temples ils placent des paratonnerres... Et c'est ainsi que les croyants, ô Brunettièra! proclament la faillite du taumaturgisme et du divinisme, en même temps que le triomphe de la science et de la raison.

La Création

Après avoir, pendant des siècles, empêché les études scientifiques comme « autant de nouveautés qui ne peuvent que distraire des si indispensables préoccupations du salut des âmes »; après avoir persécuté les savants, après avoir proclamé la « faillite de la science », l'Église catholique approuve — ne fût-ce qu'en ne les condamnant pas — ceux de ses fidèles qui se servent des axiomes scientifiques pour faire croire en Dieu. Il est vrai qu'ils en font un usage absurde. C'est ce qui leur est arrivé au sujet de la loi des relations de causes à effets appliqués à la création.

Des savants ayant dit : « Il n'y a pas d'effet sans cause, ni de cause sans effet, » les créalistes jubilent et s'écrient : « C'est parfait, l'univers est un effet, il a nécessairement une cause et c'est cette cause que nous appelons Dieu! » C'est un pur sophisme que d'appliquer à l'univers dans un but créatiste, l'axiome qu'en

matière scientifique on n'applique qu'à ses détails et pour exprimer les rapports qu'ils ont entre eux.

Ici, je suis tout heureux de trouver dans la nouvelle brochure, que je viens de recevoir, de Sébastien Faure (1), une réponse qui pour être la même que celle qui m'est habituelle, est singulièrement plus éloquente. Admirez la précision du grand orateur. Il s'agit de savoir si l'univers est un effet.

« Ah! ici, je demande à réfléchir et je sollicite des explications. Sur quoi s'appuie une affirmation aussi nette, aussi tranchante? Quel est le phénomène ou l'ensemble de phénomènes, quelle est la constatation ou l'ensemble de constatations qui permet de se prononcer sur un ton aussi catégorique?

Et d'abord, l'Univers, le connaissons-nous suffisamment? L'avons-nous assez étudié, scruté, fouillé, compris pour qu'il nous soit permis d'être aussi affirmatifs? En avons-nous pénétré les entrailles? En avons-nous exploré les espaces incommensurables? Sommes-nous descendus dans les profondeurs des océans? Avons-nous escaladé toutes les altitudes? Connaissons-nous toutes choses appartenant au domaine de l'Univers? Celui-ci nous a-t-il livré tous ses secrets? Avons-nous arraché tous les voiles, pénétré tous les mystères, découvert toutes les énigmes? Avons-nous tout vu, tout entendu, tout palpé, tout senti, tout observé, tout noté? N'avons-nous plus rien à apprendre? Ne nous reste-t-il rien à découvrir? Bref, sommes-nous en état de porter sur l'Univers une appréciation formelle, un jugement définitif, un arrêt indiscutable?

Nul ne pourrait répondre par l'affirmative à toutes ces questions et il serait profondément à plaindre le téméraire, on peut dire l'insensé, qui oserait prétendre qu'il connaît l'Univers.

(1) Douze Preuves de l'Inexistence de Dieu; par la poste, 0,25. Je recommande cette brochure qui, du reste, ne fait pas double emploi avec la mienne.

L'Univers! c'est-à-dire, non pas seulement cette infime planète que nous habitons et sur laquelle se traînent nos misérables carcasses, non seulement ces millions d'astres et de planètes que nous connaissons, qui font partie de notre système solaire, ou que nous découvrons dans la lenteur du temps; mais encore ces Mondes et ces Mondes dont nous connaissons ou conjecturons l'existence et dont le nombre, la distance et l'étendue restent incalculables!

Si je disais : « L'Univers est une cause », j'ai la certitude que je déchainerais spontanément les huées et les protestations des croyants; et, cependant ma thèse ne serait pas plus folle que la leur.

Ma témérité serait égale à la leur; voilà tout. »

Mais ce n'est pas tout. Pour faire la preuve complète que l'univers est un effet, il faudrait faire la preuve de l'existence de sa cause, ce qui est un cercle vicieux! De plus, il faudrait être certain que l'univers-effet n'a qu'une cause, une cause unique une cause première — « cause des causes — car si on lui en supposait plusieurs, Dieu serait encore une fois... au Diable!

Cependant j'admets, pour un instant, que l'univers est un effet et qu'il a une cause unique que je veux bien appeler Dieu. Dès lors, logiquement on ne peut séparer l'univers-effet de Dieu-Cause. C'est entendu.

Ici encore je remplace mon texte par celui de Sébastien Faure :

« Il est impossible de séparer l'effet de la cause; mais il est également impossible de séparer la cause de l'effet.

Vous affirmez enfin que Dieu-Cause est éternel. J'en conclus que l'Univers-Effet est également éternel, puisqu'à une cause éternelle doit inéluctablement correspondre un effet éternel.

S'il en était autrement, c'est-à-dire si l'Univers avait commencé, durant les milliards et les milliards de siècles qui, peut-être, ont précédé la création de l'Univers, Dieu

aurait été une cause sans effet, ce qui est impossible, une cause de rien, ce qui serait absurde.

En conséquence, Dieu étant éternel, l'Univers l'est aussi, et si l'Univers est éternel, c'est qu'il n'a jamais commencé, c'est qu'il n'a pas été créé.

Est-ce clair? »

Disons que c'est limpide!

Comme on le voit, pour appliquer la première partie de l'axiome : *il n'y a pas d'effet sans cause*, les créalistes ont donné au mot effet une signification fantaisiste et, malgré cela, leur conclusion est absurde.

Il n'est pas en ma connaissance — du moins je ne me rappelle aucun texte — qu'ils aient appliqué la seconde partie de l'axiome : *Il n'y a pas de cause sans effet*. S'ils ne l'ont pas fait, c'est un autre manque de logique. C'est amputer le texte après l'avoir torturé. Quoi qu'il en soit, il ne peut pas plus y avoir de cause sans effet que d'effet sans cause. Une cause sans effet, c'est-à-dire une cause qui ne causerait, qui ne produirait rien du tout, serait un non-sens, une absurdité, une impossibilité.

Dire qu'il n'y a pas de cause sans effet, cela signifie donc qu'une cause doit forcément, nécessairement, fatalement produire au moins un effet. Dès lors Dieu Cause n'aurait pu rester sans effet; il aurait créé l'univers non parce qu'il aurait pu et voulu le créer, mais forcément, nécessairement, fatalement, obéissant à une loi au lieu de la déterminer. Il ne serait qu'un automate, un rouage en plus.

Tout ce qui précède au sujet de la création est la reproduction, dans ce qu'elle eut d'essentielle, d'une discussion que j'ai eue il y a quelques années, avec un Révérend Père Jésuite. Il me répondit, quoiqu'ayant commencé par vouloir me prouver l'existence de Dieu en me disant, avec un sourire... supérieur, qu'il n'y a pas d'effet sans cause :

« Votre raisonnement pêche par sa base, mon enfant, Dieu n'a été cause que parce qu'il l'a bien voulu. Vous avez tort de raisonner à son sujet comme on le fait pour les choses du monde physique. »

Je répliquai : si je voulais être impitoyable je vous dirais que l'on ne possède pas encore une autre méthode valable et que si Dieu existait, il serait tenu de nous en donner, ou tout au moins de nous en inspirer une. Mais comme je suis un très gentil garçon je me bornerai à observer que vous avez commencé à raisonner, exactement en suivant la même méthode — sans deviner, il est vrai où elle vous conduirait — que vous avez voulu vous moquer de moi en essayant de me battre avec mes propres armes ! Mettons, Révérend Père, que vous êtes puni par où vous avez péché!...

Une suite me fut promise. Je l'attends toujours...

*
**

Après avoir bafoué et sali Voltaire parce qu'il a ridiculisé les contes bleus, grotesques ou abominables de la Bible et flétri l'intolérance, catholiques et protestants rafolent d'en appeler à lui quand il s'agit de Dieu, auquel il croyait, ou faisait semblant de croire pour ne pas subir le sort d'un Chevalier de la Barre ou d'un Michel Servet.

Aussi ne se tiennent-ils pas de joie quand ils ont l'occasion de nous servir le billet de caramel que voici :

« L'Univers m'embarrasse et je ne puis songer
« Que cette horloge n'ait point d'horloger. »

C'est, sous une autre forme, le même raisonnement que celui de je ne sais plus quel théologien qui, se supposant en discussion avec un athée — qu'il imaginait naturellement imbécile — produisait le dialogue suivant :

— D'où vient la première poule ?

— Du premier œuf, parbleu !

— Et d'où vient le premier œuf ?

— De... de... de la première poule.

— Vous êtes dans un cercle vicieux, mon ami, et vous n'en sortirez qu'avec l'aide du créateur !

C'est comme si j'imaginai que je discute comme suit, avec ce théologien, en m'attribuant le beau rôle :

— D'où vient votre imbécillité ?

— De mon manque d'intelligence, parbleu !

— Et d'où vient votre manque d'intelligence ?

— De... de... mon imbécillité.

Tenez j'aime encore mieux discuter le billet de caramel de Voltaire !

Constatons d'abord qu'il ne peut être invoqué en faveur de la création. En effet une horloge n'est pas une *création*, elle n'a pas été faite de rien. C'est un ensemble de matériaux plus ou moins différents, auxquels on a donné certaines formes et qu'on a ensuite agencés ; en un mot c'est une *fabrication*. Or, comme on dit à Bruxelles : « il y a comme ça un peu loin, vous savez, entre une création et une fabrication ! »

Laissons cependant au billet de caramel la signification que les théologiens lui ont donnée.

Il est évident qu'une horloge suppose un horloger, et nous n'aurions plus qu'à nous prosterner et nous mettre le front dans la poussière si... l'horloger ne supposait pas un papa, et je crois même une maman !

Une vieille croyance orientale donnait la même solution au sujet du problème de la position de la Terre dans l'espace. Les primitifs, ignorant les lois de la gravitation, s'étaient demandé pourquoi la Terre ne... tombait pas et ils avaient trouvé une explication. Si la Terre

ne tombait pas c'est parce qu'elle était posée sur le dos d'un éléphant.

Un hérétique survint et démontra que s'il en était ainsi l'éléphant ne pouvait pourtant pas s'appuyer sur le... vide. Les partisans de la vieille croyance lui répondirent avec conviction que les pieds de l'éléphant étaient appuyés sur une tortue! Les Indous le croiraient encore si la « fausse science humaine », malgré la faillite dont M. Brunetière l'a accusée, n'avait finalement démontré que la tortue, tout comme l'horloger de Voltaire reposait sur... la bêtise humaine!

Revenons à l'horloger sans naissance, à l'horloger éternel et créateur.

Comment des hommes, qui ne manquent pas tous d'intelligence, qui ne sont pas tous des charlatans, peuvent-ils commettre une erreur aussi grossière?

Comment peuvent-ils avoir trouvé une solution aussi absurde du problème qu'ils se sont posé? C'est tout simplement parce qu'ils sont fourvoyés par l'ignorance initiale, par la puissance de la tradition et par une instruction unilatérale. C'est aussi, et presque fatalement, parce que partant du point de vue religieux les études philosophiques manquent d'objectivité.

J'ai déjà montré comment le cerveau sans résistance de l'enfant est, artificiellement, sursaturé de l'idée de Dieu. Plus tard les professeurs — triés sur le volet par les autorités intéressées à la perpétuation des préjugés — continuent l'œuvre d'erreurs et de mensonges, dont ils sont eux-mêmes souvent les victimes autant que les instruments. Ils s'emparent de la trop jeune intelligence, déjà dévoyée, et commencent par extirper définitivement ce qui lui reste encore de tendance naturelle à l'examen. Le procédé est simple : on explique que le moindre doute entraîne dans les flammes éternelles de l'enfer.

Dans ces conditions, quand ils parlent des origines de l'univers, il leur est facile d'en imposer. Au lieu de chercher une solution par l'étude systématique des faits, ils donnent d'abord une solution — celle de la création — puis ils cherchent dans les faits, et par l'envers du bon sens, des arguments pour l'étayer! Cela revient à expliquer ce qu'on connaît par ce qu'on ignore, au lieu de chercher à connaître ce qu'on ignore en partant de ce qu'on sait.

Une fois l'intelligence parfaitement enveloppée de confusion on lui fait aisément adopter, sans le démontrer, que l'univers est un effet et qu'il a une cause. Puis on raisonne comme si on avait établi que l'univers-effet n'a et ne peut avoir qu'une seule cause, que cette cause est Dieu et que Dieu est sans cause.

Quoique un peu plus compliqué, c'est la même chose que l'horloge et la tortue!

Que l'on se serve des formules scientifiques pour essayer de démontrer l'existence de Dieu, c'est un droit, mais ce droit implique le devoir de s'en servir scientifiquement.

Je m'explique :

Effet est un mot que l'on emploie pour désigner un phénomène quand on entend qu'il est déterminé par un autre phénomène appelé *cause*.

Donc s'il était démontré que l'univers est *un* effet, Dieu *pourrait peut-être* en être la cause, soit.

Malheureusement pour les croyants nous ne pouvons nous arrêter là. En vertu de la formule scientifique employée nous devons examiner ce qu'est une cause.

Cause est un mot que l'on emploie pour désigner un phénomène qui détermine un autre phénomène appelé *effet*.

Un phénomène n'est donc appelé *effet* que pour exprimer qu'il est la conséquence d'un autre phénomène qui n'est appelé *cause* que par suite de son rôle déterminant et par conséquent de son antériorité. Le phénomène appelé cause a forcément une origine, autrement dit c'est aussi un effet ayant sa cause — voire même ses causes — et ainsi indéfiniment.

Donc en appliquant à la création la formule scientifique : *Il n'y a pas d'effet sans cause*, même si nous concédons — ce que nous ne pouvons pas — que l'univers est un effet, les croyants aboutissent dans une impasse : l'univers est un effet et il a pour cause Dieu. Comme j'ai un très bon estomac je veux bien avaler tout cela, mais pour être certain de ma digestion il faut qu'on m'accorde que Dieu-cause est aussi un effet ayant une cause, laquelle en a une autre et ainsi indéfiniment.

Et maintenant de deux choses l'une : ou la formule scientifique, *il n'y a pas d'effet sans cause* — ni de cause sans effet s'il vous plaît — peut être appliquée à l'idée de Dieu ou elle ne le peut pas.

Si elle ne le peut pas, qu'on nous fiche la paix avec le Dieu-cause ;

Et si elle le peut, Dieu n'est qu'un anneau d'une chaîne sans fin de causes, d'effets et de conséquences, et alors il n'est pas la cause unique, le créateur omniscient et omnipotent auquel on veut nous faire croire !

Je conviens qu'en l'état actuel de l'intelligence humaine et de ses connaissances, l'éternité de la matière, ou si l'on veut de la substance qui compose l'univers, est incompréhensible. Mais en disant que la matière a eu un commencement, qu'elle a été créée, on n'explique rien du tout, on recule le problème, mais on ne le résoud pas. C'est qu'en réalité ce n'est pas l'éternité de ceci ou de cela que nous ne comprenons pas, c'est l'éter-

nité elle-même ! C'est pourquoi le Dieu-cause première, pour ceux qui ne se payent pas de mots, n'est qu'une fantaisie ridicule comme l'horloge et la tortue dont j'ai parlé plus haut.

Malgré tout, admettons encore l'hypothèse inadmissible d'un Dieu créateur.

Tous les théologiens affirment qu'antérieurement à la création Dieu était absolument seul, se suffisait à lui-même et était infiniment heureux.

S'il était infiniment heureux, c'est que rien ne lui manquait. Pourquoi ne resta-t-il pas seul ? Pourquoi créa-t-il l'univers ? Il ne peut l'avoir créé sans raison, car seul les fous agissent sans raisons. Si vous ne vous expliquez pas l'univers sans Dieu, essayez de vous expliquer Dieu avec et sans l'univers !

Je ne vois que deux buts possibles à la création :

Ou Dieu a créé pour son propre plaisir et à la rigueur je puis souscrire à l'affirmation que la création étant son œuvre, il continue, par elle, à se suffire à lui-même. Mais alors c'est une petite folle, il se révèle volage, il a besoin de varier ses joies. Et nous voilà bien loin de la perfection, dont une caractéristique essentielle est d'être invariable.

Ou il a créé tout en vue de l'homme. En effet, j'imagine qu'il n'a pas créé la Lune pour la Lune, ni l'argile pour l'argile, etc. Ce ne peut être pour la « fin dernière » des animaux non plus qu'il les a créés, puisqu'ils n'ont pas d'âme à sauver. Bref c'est donc pour la vie de l'homme et pour son salut éternel.

Ce serait magnifique ce salut éternel, si nous n'étions prévenus que la *majorité* des hommes seront damnés. Franchement cela me coupe un peu la poésie du but de la création.

Ce serait très gentil de la part de Dieu d'avoir mis de l'argile à notre disposition pour que nous puissions nous construire des habitations. Dommage qu'il a voulu ou permit l'engeance capitaliste qui empêche une distribution équitable de l'argile comme de tout le reste.

Si je vois bien l'utilité de certains animaux pour faire une partie de notre travail et alimenter notre estomac, je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas pu être végétariens, et encore moins pourquoi il y a tant d'animaux qui se dévorent entre eux. Bref, quand un homme mange un poulet, je conçois en faisant un effort d'imagination que le poulet a été fait pour l'homme; mais quand je pense à l'homme dévoré par un tigre, mon mauvais esprit demande si l'homme a été fait pour le tigre! Personne n'oserait prétendre que le serpent à sonnettes, le crocodile, le microbe de la tuberculose, etc., soient utiles à l'entretien de notre vie. En serait-il autrement pour notre... salut éternel? Si oui, il me semble que Dieu, si bon et si sage, aurait bien pu imaginer d'autres moyens de sauvetage.

Être parfait, Dieu doit être parfait pour toute l'éternité. C'est-à-dire qu'il doit être infini dans tous les sens de la perfection. Rien ne peut ajouter à son bonheur, il est infiniment heureux; il ne peut grandir dans l'espace, il est partout; il ne peut vieillir, il est éternel; il ne peut se fortifier, il est tout puissant; il ne peut s'instruire, il sait tout. En résumé, il ne peut rien gagner, il ne peut rien perdre, rien apprendre, rien oublier. Par conséquent, il ne peut changer, varier, évoluer. Or, la création impliquerait un changement dans sa manière de sentir, de vouloir ou de pouvoir, en un mot, dans sa manière d'être.

Ce serait la caractéristique la plus certaine de l'imperfection!

En affirmant la création pour démontrer l'existence de Dieu, on nous fournit un moyen de négation.

De trois choses l'une, dit le D^r Jules Carret, s'inspirant d'Epicure :

« 1^o Dieu parfait a créé l'univers, il a voulu le créer, et son pouvoir était basé sur des motifs. — Hypothèse inadmissible, car Dieu ne peut avoir aucun motif de créer;

« 2^o Dieu a créé l'univers, il a voulu le créer, et sa volonté était sans motifs. — Hypothèse inadmissible, car Dieu très sage ne peut pas vouloir sans motifs;

« 3^o Dieu a créé l'univers, il l'a créé sans le vouloir. — Hypothèse inadmissible, car un tel Dieu serait fort éloigné de la perfection. »

L'Harmonie Universelle

La plupart des écrivains théistes qui ont traité de l'existence de Dieu ont fait grand état de ce qu'ils appellent l'« harmonie universelle » ou encore les « merveilles de la nature ». Et quand ces écrivains sont des poètes, bien que prosateurs, comme c'est le cas, par exemple, de Fénelon et de Chateaubriand, ils font de l'univers une description prestigieuse qui saisit vivement l'imagination. Ils citent et décrivent les merveilles par centaines — le sujet est inépuisable — puis ils s'écrient :

« Qui a pu créer tout cela? Le hasard? C'est une dérision! Et l'univers aurait-il pu se créer lui-même? C'est impossible; il faudrait être fou pour l'imaginer! Assurément le créateur de toutes ces merveilles est infiniment puissant et intelligent. C'est lui que nous appelons Dieu. »

C'est admirable de simplicité! C'est même simpliste...

J'ai entendu un prêtre qui de sa « chaire de vérité », un soupçon de sourire amer, les bras tendus avec défi, l'air solennel et majestueux, s'écriait :

« Que les athées nous montrent l'astronome qui a créé le Soleil, la Lune et les étoiles, le géologue qui a créé les îles et les continents, le physicien qui a créé la lumière et la chaleur. »

Et il continua ainsi pendant plusieurs minutes... J'avais envie de crier : quel est le Dieu qui s'est créé des défenseurs aussi stupides!

La poésie des Fénelon et des Chateaubriand est un peu plus émouvante que celle de ce prêtre, mais leur raisonnement est le même, c'est-à-dire aussi absurde.

La base de ce raisonnement suppose la création et fatalement il conclut au créateur. Création ne va pas sans créateur. Nous le savons, et nous le démontrer c'est se payer notre tête! Ce qu'il faudrait démontrer, c'est qu'il y a eu création. On passe outre en faisant de la poésie et en nous posant des questions au lieu de répondre à celles que nous avons posées. Or nous sommes dans le cas de l'accusé qui n'a pas et ne peut avoir à prouver son innocence, mais auquel on doit, puisqu'on l'accuse, prouver sa culpabilité.

Vous m'affirmez qu'il y a un Dieu? Eh, je veux bien, moi; je suis de bonne composition, je vous assure. Mais la pompe foulante de votre enseignement a raté son effet sur moi; je demande à être éclairé. Alors vous voulez que j'allume mon bec de gaz? Nenni, nenni, valet; c'est à vous de faire les frais de l'éclairage. Il ne vous coûtera rien, du reste. Vous n'avez qu'à demander au Maître céleste qui, selon vous, existe, de répéter son *Fiat lux*, que la lumière soit. Pour lui c'est la peine d'y penser et c'est réussi instantanément! Quoi, ça ne marche pas? Les feux du ciel sont éteints? Les « langues de feu » sont pulvérisées?

Malheureusement les peuples, victimes de l'éducation à rebours, et dont la raison reste étouffée sous la pression de préjugés millénaires, s'en laissent encore imposer; l'exploitation continue. Mais s'il faut fustiger comme ils le méritent les bénéficiaires de l'ignorance humaine, il faut plaindre ceux qui en sont victimes; il faut ouvrir les yeux aux naïfs; il faut raisonner gentiment avec les gens de bonne foi.

Vouloir prouver l'existence de Dieu en disant que le hasard ne peut avoir créé l'univers, c'est faire une confusion et une erreur. En effet, il ne s'agit pas de savoir qui a créé l'univers, mais de savoir si l'univers a été créé!

Ici les croyants ne s'aperçoivent pas que pour supposer que la création est l'œuvre du hasard, il faut supposer que le hasard a toute l'intelligence et toute la puissance attribuée à Dieu.

Dès lors, il n'y aurait aucune difficulté à dire *hasard* au lieu de dire *Dieu*. Ce n'est qu'une question de mots. Pour les croyants ce serait la même chose et pour nous aussi. Faire des sermons contre le hasard, c'est donc parler pour ne rien dire! Mais on s'est donné l'air de dire quelque chose... Ce n'est, hélas! que trop souvent ce qui importe.

Je ne discuterai naturellement pas cette idiote question : *L'univers a-t-il pu se créer lui-même?* C'est aussi supposer à l'univers toute l'intelligence et toute la puissance supposée à Dieu, avec cette singulière complication que pour se créer lui-même, l'univers aurait dû... exister!

Il faut admirer avec quelle habileté on produit la confusion dans l'esprit simple des enfants — et que de grands enfants! On parle d'abord de l'univers tel que nous le voyons et l'on fait admettre qu'à son *origine*

il était déjà tel, cela en donnant toujours au mot *origine* la signification de *commencement* et à *commencement* le sens de *création*. C'est un procédé qui rate rarement.

Si l'on expliquait la formation des systèmes solaires — et il y en a encore en formation —, comme le simple bon sens l'indique, par la transformation des nébuleuses, l'univers tout en n'apparaissant pas moins poétique, apparaîtrait moins miraculeux.

Dans la forme du problème, au lieu de dire *univers*, sans plus, dites : *substance qui compose l'univers en perpétuelle transformation*, et vous n'avez déjà plus la même impression.

Et l'origine de la substance? me direz-vous.

C'est justement là que je vous attendais. Prouvez-moi qu'il y a origine ou commencement dans le sens absolu de ces mots! Et si vous ne pouvez pas faire cette preuve, ne raisonnez plus comme si vous l'aviez faite!

Mais s'il est dans l'univers des choses qui me plongent dans une admiration inexprimable, il en est qui me plongent dans une consternation non moins grande.

Si Dieu a créé les îles et les continents, c'est aussi lui qui les détruit en les faisant disparaître sous les flots de l'Océan. Et s'il « a créé la Lune pour nous éclairer pendant la nuit » que vient-elle faire au-dessus de nos têtes pendant le jour, en nous privant de sa lumière pendant la moitié des nuits?

J'admire avec une émotion frémissante ces plaines et ces montagnes, verdoyantes et fleuries, qui s'étendent sous mes yeux en superbes panoramas; mais je n'y puis voir l'harmonie universelle, l'œuvre divine chantée par certains poètes. En pensant à Dieu, ma raison me rappelle que dans ces tableaux panoramiques le carnage existe à l'état permanent!

Rien que sur notre planète il y a d'innombrables milliards d'êtres : microbes, insectes, poissons, oiseaux, animaux de toutes sortes y compris les hommes, dont la vie n'est possible que par la destruction de la vie! Qui dira les millions de microbes que la vache écrase sous son pas lourd ou broye dans ses mâchoires puissantes, en broutant « paisiblement » dans la prairie! Et s'il est bon qu'ils soient anéantis, pourquoi était-il bon qu'ils soient créés?

On a décrit comme une des « merveilles de la création » la charmante hirondelle, aux formes élégantes, au plumage soyeux, au vol agile et gracieux. Horreur! Presque chacun de ses mouvements a le meurtre pour but! C'est en décrivant dans l'air toutes ses courbes étonnantes qu'elle happe au passage des milliers d'insectes qui, autant qu'elle, ont l'instinct de la conservation, la passion de vivre.

Et si devant ces visions écœurantes un athée, « un mécréant inspiré par Satan », peut être ému et révolté, comment un Dieu pourrait-il rester indifférent? Bien mieux : comment aurait-il pu combiner, agencer, organiser, en un mot créer, tant de sauvagerie dont il aurait pu se passer?

La tonnerre sillonnant l'espace, répandant la terreur et foudroyant les êtres les plus innocents; les ouragans et les inondations semant la dévastation, le deuil et la misère; les tremblements de terre et les éruptions volcaniques détruisant en quelques instants le travail de plusieurs siècles et des milliers de vies humaines, frappant aveuglément jusqu'au bébé qui vient de naître; l'éruption du Vésuve enterrant avec leurs habitants les villes de Pompéi et d'Herculanum; le grisou tuant dans les mines des milliers de pères de famille et des soutiens de vieux parents, sont autant d'éloquentes négations d'un Dieu de bonté, créateur et gouverneur omni-

potent du monde. Et le bon et talentueux, mais naïf et hésitant Wilfred Monod a perdu sa rhétorique en appelant le « Divin Maître » pour pleurer avec lui sur les ruines de Messine!

Que devient dans tout cela l'harmonie universelle, car enfin elle est ou elle n'est pas! Et peut-on appuyer l'idée d'un Dieu sur les merveilles de la nature sans penser à ses désordres, à ses discordes, à ses laideurs, à ses carnages?

Quand je scrute attentivement tous les phénomènes de la Nature, j'y vois d'incontestables harmonies, mais j'y vois aussi trop de désolations pour y trouver la signature d'un Dieu.

Si toutes les laideurs comme toutes les beautés sont les résultantes de l'évolution naturelle, je comprends et je m'incline devant ce que je ne puis empêcher — et devant cela seulement — mais quand on me dit que tout est harmonie et que tout a été prévu et quand même voulu par un Dieu tout puissant, je réponds *non*, car s'il existait, tout ce qu'il y a de bon en moi se révolterait et le maudirait!

L'Homme Merveille

L'incompréhension de la mécanique du monde a donné à l'homme — du moins actuellement encore au plus grand nombre — une vanité incommensurable. Lisez les théologiens et vous verrez :

« L'homme est une merveille », proclament-ils, ce qui sous-entend pour chacun d'eux : « Donc moi j'en suis une, et cela prouve que mon premier père était Dieu ».

N'allez pas vous imaginer que l'homme est tel qu'il est, tout simplement parce qu'il y a sur la terre, assez

de chaleur, de lumière, etc. Allons donc! le soleil a été fait exprès pour lui! S'il y a de l'eau, c'est que Dieu avait justement prévu que l'homme aurait soif; s'il y a des poireaux, c'est parce que Dieu, dans sa bonté infinie, avait prévu que l'homme pourrait bien avoir l'idée de faire de la soupe!

J'allais dire que s'il y a du cyanure de potassium, c'est pour qu'il ait la précieuse liberté de s'empoisonner, et que s'il y a des haricots c'est uniquement pour qu'il puisse faire de la musique pour son nez en même temps que pour ses oreilles.

Ah mais, c'est qu'on est un personnage important quand on est un homme : on est le centre de l'univers, le roi de la création, l'image de Dieu!

Quand il s'est bien « monté le cou », son extravagance ne connaît plus de bornes. Par une auto-vivisection imaginaire, il expose tous ses os, tous ses nerfs, tous ses vaisseaux sanguins, tous ses lobes cérébraux, les 800 milliards de cellules dont son corps est composé et dont chacune, à sa place propre, remplit sa fonction, en un mot, tous ses organes et toutes leurs fonctions, puis il s'écrie : « Assurément, l'être qui m'a imaginé et créé est infiniment intelligent et puissant. »

Cette conclusion résulte encore de la méthode de raisonnement que j'ai déjà rencontrée plusieurs fois dans les pages précédentes.

Il est facile d'abassourdir en montrant l'homme tout d'une pièce! C'est sans doute en vue de cela que l'on a ancré cette coutume absurde de cacher aux jeunes gens la vérité sur leur naissance. En effet, au lieu de montrer un corps complet avec ses 800 milliards de cellules, expliquez d'abord que sa formation est due à la rencontre du père et de la mère, qu'une cellule mâle du père, pénétrant une cellule femelle de la mère dans un or-

gane de celle-ci et dans des conditions physiologiques favorables, en ont produit une troisième, puis une quatrième et ainsi de suite.

Puis étudiez l'évolution physique et physiologique des générations en remontant jusqu'à des millions d'années en arrière — en marchant sur les dates bibliques! — jusqu'au moment où le globe terrestre, après une période d'ignition, dont la durée échappe à l'évaluation, se solidifia en se refroidissant. En observant les premières couches géologiques on constate des traces de vie rudimentaire. Ce n'est qu'en observant les couches de plus en plus récentes que l'on trouve des êtres de plus en plus complexes. La diversité des espèces provient de la diversité de l'ambiance et de la lutte pour la vie à laquelle les plus aptes seuls résistent.

Je ne puis faire ici une étude approfondie de ce point de vue; je n'en ai ni la place ni le temps, ni les capacités. Qu'il me suffise d'avoir prouvé que le problème est mal défini, mal exposé et résolu d'une façon trop simpliste par les religiosâtres.

Mais comme pour les autres arguments, je veux examiner le point de vue religieux lui-même.

L'homme est-il vraiment si merveilleux qu'on veut bien le dire? Voyons, à quoi sert d'être vaniteux devant les réalités!

L'aigle est supérieur à l'homme par ses ailes, la puissance de ses serres et de sa vue.

L'homme est incapable de courir au plus vite avec son propre chien.

Le tigre, le lion, le cheval, etc., sont, toute proportion gardée, beaucoup plus forts, etc.

« Au fond de notre bouche, dit le Dr Carret, s'ouvrent deux tubes juxtaposés, celui de l'air et celui des aliments.

Celui des aliments s'ouvre derrière l'autre. Nous ne pouvons rien avaler sans qu'un spasme vienne fermer le tube de l'air; et si le spasme ne se produit pas ou est irrégulier, les aliments tombent dans le canal de la respiration, et nous sommes en péril d'étouffer. Ne serait-il pas mieux que ces tubes fussent séparés? Qu'au moins, celui de la respiration se trouvât derrière l'autre?

Nos poumons sont enfermés dans un sac qui n'a qu'une seule ouverture, par laquelle alternativement l'air entre et sort. D'où la nécessité de respiration fréquente qui mélange l'air neuf avec l'air restant, et la mise en mouvement d'une grande masse d'air, qui prend notre chaleur et qui au total n'est que faiblement modifiée. Ne vaudrait-il pas mieux que, à la façon du tube digestif, le sac qui contient nos poumons présentât deux ouvertures? Le mouvement de l'air y pourrait être ininterrompu, et toujours de même sens comme le mouvement du sang dans les vaisseaux, d'où une énorme économie de force et une meilleure utilisation de l'air respiré.

.....

Dès qu'elles cessent de croître, nos dents cessent de réparer leur usure: de là viennent la carie, les souffrances, la prothèse dentaire. Que n'avons-nous, comme les rongeurs, des dents qui ne cessent de croître? ou comme les tortues, que n'avons-nous mieux encore: les deux arcs cornés, continus, toujours jeunes, qui durant des siècles leur permettent de trancher et mâcher de durs végétaux.

A quoi sert, dans notre tube digestif, l'appendice iléo-coecal, sinon à nous procurer la redoutable maladie qu'on appelle l'appendicite?

A ceci, un docteur vient de répondre que l'iléo-Cœcal sécrète des sucres nécessaires à l'organisme. S'il en est ainsi, cela ne prouve qu'une chose: c'est que nous ne devons pas nous le faire enlever sans réelle nécessité. Mais le créateur tout puissant ne pouvait-il créer un sécréteur de sucres, qui ne serait pas un perpétuel danger de douleurs et de mort?

Le D^r J. Carret continue :

« A quoi sert le canal inguinal chez la femme, sinon à lui procurer des hernies ? »

Je pourrais prolonger cette énumération, car notre station debout — qui part cependant du pithécanthrope — a placé nos viscères dans une situation anormale, à laquelle ils ne sont pas encore complètement adaptés, et dont pâtissent surtout les femmes et les enfants qu'elles portent en elles. Je pourrais continuer, car Widersheim a compté, chez l'homme, jusqu'à cent et sept organes avortés, qui furent utiles à nos ancêtres et qui à nous sont inutiles, nuisibles. »

Et la solidité de la machine humaine ? Elle est à la merci de quelques microbes !

Sommes-nous si beaux, que cela nous incite à croire que nous soyons une œuvre divine ? A cela le D^r Carret répond en rappelant une observation de Voltaire : pour le crapaud, rien n'est plus beau que le crapaud. On pourrait dire aussi que « pour la crapaude, rien n'est plus beau que le crapaud. » En sorte que le genre crapaud possède, au même titre que nous, le droit de se proclamer le plus esthétique du monde !

Les 800 milliards de cellules dont nous sommes composés ne sont pas toujours si bien à leur place et ne remplissent pas leur rôle avec tant de régularité. Voyez plutôt les estropiés de naissance, les imbéciles, les fous, les épileptiques, etc.

Bref, quand on étudie l'homme au point de vue de son histoire naturelle, qu'on pense à toutes ses transformations, à sa longue évolution sous l'influence de tant de besoins et de difficultés, depuis les premiers êtres rudimentaires, voire même monocellulaires, on peut s'émerveiller. Mais quand on pense que l'homme serait sorti de la volonté toute-puissante d'un Dieu, on doit reconnaître qu'il n'est pas réussi du tout.

Conclusion

Cette petite brochure n'est qu'un très modeste fragment de l'énorme démonstration athéiste à laquelle on ne répond pas. Non, on ne répond pas, car ce n'est pas répondre que de répondre à côté. En déformant notre pensée, en jonglant avec les mots, en travestissant les faits les mieux établis, en torturant les textes, en nous diffamant, en nous salissant, en nous persécutant pour éviter l'examen toujours redouté, la discussion désormais impossible, les puissances réactionnaires peuvent, pendant quelques temps encore, en imposer aux foules ignorantes. Mais ce n'est plus qu'une affaire de temps. Nos ennemis eux-mêmes ne croient plus réellement ; ils ne luttent plus pour un idéal, qui malgré sa sauvagerie ne manquât pas de grandeur pour les générations disparues ; non, leur objectif est plus réduit ; leur résistance désespérée aux conceptions nouvelles n'est plus inspirée que par un égoïsme imbécile : faire durer l'ignorance générale et partant, la lâche soumission des peuples aussi longtemps qu'eux vivront !

Certes, je sais qu'il est encore des croyants sincères et que beaucoup d'entre eux, plus ou moins éclairés, sont épris d'idées de progrès. Ceux-là ne sont déjà plus des ennemis mais des adversaires. Le chercheur, qui étudie de près leurs discours et leurs écrits, ne tarde pas à être convaincu qu'ils sont, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes, travaillés par le doute qui les fait évoluer et prépare leur révolution intellectuelle. Trop évolués pour admirer la divinité classique, trop influencés encore par les traditions séculaires pour la rejeter, ils tâchent de la rejeunir. Ils lui rasent la barbe, lui atténuent la dureté du regard, lui mastiquent les rides, lui badiageonnent les joues et le regardent de plus loin. Mais les artifices les plus habiles ne parviennent pas à « réparer des ans l'irréparable outrage ».

L'évolution religieuse s'accomplit et se précipite en proportion de l'intensification du travail cérébral des générations.

Dans la lutte pour la vie — lutte pour l'adaptation au milieu — les êtres développent *nécessairement* leurs organes dans le sens des nécessités. Ceux qui, quelles qu'en soient les causes, ne le peuvent pas, disparaissent; ceux qui le peuvent transmettent à leur descendance, du moins dans l'ensemble, les aptitudes acquises. Si l'homme est intellectuellement le plus puissant des êtres, ce n'est pas parce qu'un Dieu l'a voulu, c'est parce que chez l'homme, l'organe de la pensée a *nécessairement* joué un rôle prépondérant. Or, les complications de la vie économique et sociale des temps modernes exigent du cerveau un travail de plus en plus grand. Il en résulte fatalement une capacité d'examen de plus en plus grande et plus sûre. C'est pourquoi on peut avoir confiance en l'avenir; il appartient au progrès.

Mais vers quelle conception est le progrès dans l'ordre philosophique? Il faut incontestablement reconnaître que ce n'est que dans les nations les plus civilisées et chez les populations les plus instruites que l'athéisme se propage.

**

Le protestantisme fut, jadis, un progrès énorme du droit à l'examen. Il fut un stade de l'évolution, mais il ne fut et ne pouvait être que cela. Le besoin d'examen, cause de son triomphe, est aussi la cause de sa faillite. Du moment qu'on ne reconnaissait pas une autorité infaillible, l'unité de conception n'était plus possible. En dépit des protestants orthodoxes et fanatiques, les sectes protestantes se sont multipliées au point qu'on ne pourrait plus les dénombrer d'une façon précise. Il faut

s'en féliciter, car au cours des polémiques de sectes contre sectes, les absurdités de l'une et de l'autre apparurent aux plus clairvoyants. Déjà parmi les sectes les plus récentes, il est des hommes de valeur qui nient la création et la sanction barbare de l'enfer; qui trouvent contradictoires les dogmes de la bonté infinie, de la toute-puissance, de l'infinie sagesse, de la présence en tous lieux de Dieu... « *dans notre monde* ». Vous verrez qu'à force d'éliminer de Dieu tout ce qui les gêne, ils n'en laisseront rien! Ils sont inconsciemment, lentement, mais irrésistiblement, entraînés vers la négation complète.

Dans le domaine moral aussi, ils sont de plus en plus réalistes. Certains comprennent déjà que l'on peut vivre proprement en dehors des dogmes religieux. Wilfred Monod nous traite de « frères athées » et des pasteurs que nous combattons ne craignent pas de mêler leur vie à la nôtre. Tendons une main cordiale à ces hommes de bonne volonté, aidons leur évolution.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas. Les plus démocratiques rêvasseries sont une nuisance aux progrès de la civilisation. Pour chaque religion il n'est d'idéal véritable qu'au-delà du tombeau, et c'est de cette « autre vie » qu'il faut surtout se préoccuper; c'est en Dieu qu'il faut placer toute son espérance, car c'est par lui et dans « l'autre vie » que nous serons heureux. A ce point de vue, la religion n'est pas une affaire personnelle, privée. Car s'il existe un Dieu, s'il y a une autre vie, cela intéresse tout le monde, c'est une vérité d'intérêt public.

Si au contraire il n'y a pas de Dieu, s'il n'est qu'une illusion, c'est une illusion malfaisante car elle fait accepter les iniquités avec plus de résignation et de ce fait, ce n'est pas non plus une « affaire privée ». C'est une diversion dangereuse, car elle éloigne des préoccupations, nécessaires au progrès, des réalités terrestres.

Du moment qu'on croit à une autre vie, « la vie éternelle », cette vie-ci n'a qu'une importance négligeable et, avec un peu de logique, on se résigne devant les monstruosité sociales, on attend la justice... pour « l'autre vie ».

Du moment qu'on ne croit pas à une autre vie, celle-ci est tout et si l'on désire être heureux, avec un peu de logique, on comprend que le bonheur de chacun n'est possible que par celui de tous, par l'organisation de la solidarité économique et sociale.

L'idéal religieux est l'opposé de l'idéal humain;

La foi a fait faillite;

La raison prend son essor;

Lectrices et lecteurs, choisissez!

FIN

“LA BROCHURE MENSUELLE”

ne peut prospérer, que si elle a de nombreux **abonnés propagandistes**.

Si vous êtes son ami — et vous l'êtes — si vous manquez pas de la signaler à la bienveillante attention de vos camarades.

Faites-vous son propagandiste.

Répandez-la autour de vous.

Faites-lui des abonnés.

VICTOR MARGUERITTE

Ton corps est à toi

Poursuivant en toute sérénité ce qu'il considère comme haute mission moralisatrice, l'auteur de « Prostituée » nous donne aujourd'hui une nouvelle grande œuvre d'humanité et de pitié.

Certes, on entend d'avance — au seul énoncé du problème auquel il s'attaque — la clameur délirante des Pharisiens : « Comment, *ton corps est à toi* ? »

Les chiens aboient : l'écrivain sociologue passe. Grave et documenté, vengeur, il nous dit ce qu'est, en réalité, la morale « néo-Malthusienne » ou plutôt « Drysdalienne » entourée jusqu'à présent d'une sorte de halo d'opprobre, par la religion catholique qui s'obstine dans sa haine contre le sexe et contre la loi naturelle...

Des peintures crues, des scènes audacieuses ? On en retrouvera dans ce livre, et ce n'est pas la faute de l'auteur si sa pure et tendre héroïne se débat dans les milieux de nos grandes villes ruisselants d'abjection. L'essentiel, c'est la ligne, que commence à tracer « Vers le bonheur » *Ton corps est à toi* (Flammarion, éditeur, un volume, 12 francs) premier volume d'une trilogie nouvelle à qui on peut prédire, par le monde, le même immense retentissement qu'a eu « *La Femme en chemin* ».

Un volume in-18 jésus. — Prix : 12 francs.

En Vente à “ LA BROCHURE MENSUELLE ”

39, Rue de Bretagne - PARIS (III^e)